

Sébastien Raymond, Rosie DiManno, Pierre Szalowski

Renald Bérubé

Numéro 151, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69895ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2013). Compte rendu de [Sébastien Raymond, Rosie DiManno, Pierre Szalowski]. *Lettres québécoises*, (151), 32–33.



SÉBASTIEN RAYMOND

Bâton élevé : mises en échec verbales et slapshots philosophiques

Montréal, Les 400 coups, 2012, 160 p., 17,95 \$.

Alias Ligues de garage

Sont nombreuses ces ligues au Québec ; qui n'a joué dans aucune n'a jamais joué, jeune, dans des ligues pour... jeunes alors porteuses d'un avenir possible, rêvé, chimérique. Les ligues de garage : ses joueurs sont médecins, avocats ou universitaires tout autant qu'ex-joueurs juniors qui digèrent encore mal leur « échec » au repêchage de la LNH – les ligues de garage réincarnent sans discontinuer vos jeunes ans.

Matériellement, est-il beau ou... moins beau, l'objet-livre intitulé *Bâton élevé* ? Sur fond la plupart du temps foncé, ses pages (photo d'un côté, texte de l'autre le plus souvent) ont comme une allure de p'tite journée triste par temps couvert ; et « l'humour » dont fait état la quatrième de couverture tient souvent du rire jaune, jaunâtre plutôt que jaune or.



SÉBASTIEN RAYMOND

La quatrième de couverture encore, qui prend le relais de la « Préface » de l'auteur : « Enfin, un ouvrage qui s'intéresse à l'un des aspects les plus emblématiques de la société québécoise, les ligues de garage ! » Nous en serions là, emblématiquement, à ces « mises en échec verbales » et ces « slapshots philosophiques » aussi percutant(e)s, les unes et les autres, que le bruit des bandes au moment de mises en échec de soi-même puisqu'on a raté l'Autre ou pendant des lancers frappés hors cible. Six exemples.



Le mental et la tête

« Si nos matches étaient filmés, on n'aurait pas besoin de reprises au ralenti... », affirme Camille R., « gérante d'es-trade » : l'autodérision amusée a des droits ; « La seule chose que j'aurais aimé faire qui n'a pas été réalisée, c'est d'ajouter du muscle sur mes ailes... », explique le centre Éric F., qui sait imiter / parodier la langue RDS ; « Le hockey, c'est pas mental, c'est dans la tête ! » glose François H., joueur de centre difficile à suivre, avec lequel *Les Boys* pourraient discuter ; « L'important, c'est de gagner des victoires », assure Rémi B., entraîneur ; « Son

français est beaucoup mieux quand il ne parle pas », constate Renaud P., ailier droit ; pour sa part, Normand L., « responsable d'aréna », nous rassure un peu, pas beaucoup : « Le Québec s'endort peut-être, mais le Québec est toujours éveillé. »

Il y en a d'autres, et pour tous les goûts. Des instantanés pas retouchés, mal léchés peut-être, mais d'une véracité au ras de la glace, à vous fouetter l'arrière, à vous forcer à donner votre 110 % : l'emblématique québécois doit cesser de jouer en défense frileuse et se porter vivement à l'attaque — après avoir ajouté « du muscle à ses ailes » !



ROSIE DIMANNO

Pat Burns, l'homme qui voulait gagner

traduit de l'anglais par André Gagnon

Montréal, Hurtubise, 2013, 424 p., 27,95 \$.

Hockey, Harley, country

Un personnage, Pat Burns (1952-2010), au patronyme si approprié ! Né à Saint-Henri, orphelin en bas âge d'un père rêvant pour lui du CH, policier à Gatineau, puis entraîneur à Gatineau des Olympiques (Wayne Gretzky, prop.) de la LHJMQ ; puis celui du club-école à Sherbrooke du CH, puis du CH lui-même. Puis des Leafs, des Bruins et des Devils. Où il trouvera, le coach « de trois ans de durée », une « oreille » paternelle, Lou Lamoriello ; où il gagnera la Stanley.

Il était à la fois direct et complexe, pratiquant de stricte observance de l'oxymore comportemental : « Il ne ressemblait guère à cette façade qu'il projetait. » (p. 15) Façade multiple, flamboyante toujours : celle d'une « grosse police » toffe, d'une grande g... bilingue qui préparait ses « lignes » et dont les métaphores ne manquaient pas d'un punch fort personnel. Un être d'une (trop) grande exigence, ainsi que sont les incertains qui misent toujours sur la perfection.

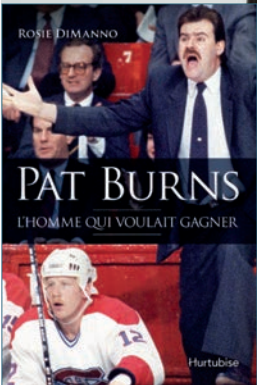
Un dur. Un tendre. Qui aimait les Harley et le country (du Dylan, eh oui). Que les dames aimaient. Qui protégea bien plus ses joueurs (Mike Keane, Doug Gilmour, Martin Brodeur) que ses enfants — mauvais père et qui l'admettait, la franchise de Pat Burns. « Je crois qu'il avait deux personnalités complètement différentes » (p. 161), dit Stéphan Lebeau, dont Burns fut l'entraîneur avec le CH.

Le burnisien

Fils du Québec, il apparaît dans cet ouvrage comme un mal-aimé des partisans québécois ; mais quel entraîneur, où que ce soit, a survécu aux partisans quand l'équipe va mal ? Sauf qu'à Montréal, selon DiManno, c'est le fait que Burns n'était pas *French* qui explique son départ. Bon. Faudrait tout de même pas oublier l'énorme succès de Pat Burns, commentateur sportif, eh oui, à diverses stations de radio et de télé



ROSIE DIMANNO



francophones entre ses divers emplois d'entraîneur : parce qu'il avait un langage tout burnsien, imagé, bien à lui, tant pis pour Ronald Corey !

Burns est attachant, organisé, coloré, dès lors qu'il s'agit de hockey et des relations à entretenir avec les intervenants des clubs qu'il dirige. On aurait souhaité que cette biographie lui ressemblât ; mais quand on sait que M^{me} DiManno est chroniqueuse au *Toronto Star* d'une part et qu'on commence à lire son ouvrage par la fin, c'est-à-dire par la « Table des matières » (p. 409) d'autre part, le doute s'installe : un tiers de l'ouvrage relate le séjour de Burns chez les Leafs. Les deux derniers chapitres, les 19 et 20, eux, racontent de manière sobre et attachante la lutte de Burns contre trois cancers consécutifs ; la chaleur que cela créa entre lui et les partisans, chaleur qui dure par-delà la mort, doit encore l'étonner !

La version anglaise, parue en 2012, a suscité cette analyse (à lire sur <http://theyrancokeexperience.wordpress.com/2012/12/03/coach-the-pat-burns-story-book-review/>) qui donne au livre une note de 1 sur 5. Là comme ici, on se dit que Burns méritait mieux que ce livre bien long à lire (ah, les éliminatoires). À noter : la traduction a corrigé des erreurs de la version originale relevées par l'analyse citée.

☆☆ ½

PIERRE SZALOWSKI

Mais qu'est-ce que tu fais là, tout seul ?

Montréal, Hurtubise, 2012, 368 p., 24,95 \$.

Le père qui revient de loin

Pendant sept ans, Martin Gagnon a joué pour le Canadien. Joueur talentueux mais personnage à frasques. Or, le CH les aime plutôt bien élevés, tout à leur métier, dignes de l'uniforme légendaire qu'ils ont l'honneur de porter. Une gigantesque incartade de trop et hop, Martin Gagnon se retrouve à Winnipeg. Puis à Los Angeles. Sept ans plus tard, la Flanelle sainte le ramène à Montréal.

C'est le soir du réveillon de Noël 1988 que Gagnon, dit Lagagne, retrouve la ville de ses « premières », frasques et exploits sportifs confondus. Célibataire bétonné, il est seul, la ville est toute à ses affaires, festives ou autres. Et l'hôtel où le club lui a réservé le gîte doit respecter des contraintes draconiennes : pas de présence féminine ni d'alcool pour le rapatrié, rude obligation. Le Saint-Régis, vide de tout autre client, attend l'arrivée demain de touristes japonais.



PIERRE SZALOWSKI



L'énigme du coach

Le revenant n'entend pas les choses pareillement, une soirée de réveillon passée en ermite d'hôtel ne va pas selon ses « valeurs ». Visite à un ex nouveau coéquipier à l'Île-des-Sœurs : le poingteur (Georges D'Amour !) de l'équipe s'est

rangé, il a femme (une ex-danseuse qui en pinça jadis pour Gagnon) et enfants, pas question d'aller s'épivarder comme aux temps fous, Madame ne le lui pardonnerait pas. Retour à l'hôtel gros Martin comme devant, d'autant que le concierge du Saint-Régis l'a soulagé des fort pendieuses bouteilles (du Cheval Blanc) que le Martin s'était achetées.

La nuit sera longue, étrange aussi. Il y a, étonnamment, ce jeune garçon présent à l'hôtel — c'est que sa mère y travaille, en vue de l'invasion touristique. Il y a un chauffeur de taxi haïtien, ange gardien de Gagnon, comme ; la visite du *toffe* de l'Île-des-Sœurs qui a échappé à son épouse et qui rêve d'une soirée arrosée sexée comme au temps d'antan ; la rencontre avec son ex-coach (les frasques de Gagnon lui ont fait perdre son emploi) qui lui demande s'il se souvient du party qui l'a envoyé à Winnipeg, « non » évidemment, et l'ex-coach d'énoncer, énigme, que «... les filles d'un soir, ben c'est comme une saison de hockey, faut attendre neuf mois pour connaître le résultat final ! » (p. 118).

Fin (de carrière) injuste : Lagagne sera congédié par le CH *because* le *goon*. Fin (de roman) heureuse : retour au pays natal où il apprendra la conclusion du party de jadis.

« Bonheuraturge »

Le rabat de la quatrième de couverture souligne que Szalowski, « journaliste, directeur de création dans la publicité », etc., « est aujourd'hui écrivain, mais avant tout "bonheuraturge" ». Visée que personne ne lui reprochera, sauf qu'un mot-valise nouant « bonheur » et « dramaturge » ne va pas sans... contraintes pour un romancier : il y a du cliché et du Disney, des longueurs et de superbes lignes dans ce roman. Du cliché / Disney : le courailleux Gagnon se repent en un temps record, rythme du hockeyeur ; le *beu* D'Amour ne déparerait pas *Slap Shot* ; qui plus est, il incarne le méchant sans rédemption. Lisant *Mais qu'est-ce que...*, on se souvient de bien des « reportages » (mot qui rime avec « commérages ») sportifs du genre prêt-à-penser *people*.

Métaphoriser ses hésitations de lecteur par deux phrases de la même page 252 : vous lisez d'abord « [e]n revêtant le maillot tricolore, véritable habit de lumière, ils en deviennent des dieux, sanctifiés de leur vivant [...] en trépassant, enterrés six pieds sous glace, certains s'élèvent encore plus haut ». Magnifique, ironie et tout. Puis, plus loin : « Rendus éternels, la légende prétend que ces ancêtres hantent les lieux... » Pauvre syntaxe, va. Et si tant de péripéties peuvent advenir à Lagagne en 48 heures (p. 338), il n'a rien à envier à ce que vit le Rodrigue du *Cid* de Corneille en 24 !